

Vincent GAYET

*Du sujet au lien : mutation transcendantale*

**Ouverture**

Depuis une trentaine d'années, les sciences cognitives et humaines connaissent un tournant majeur : l'abandon progressif de l'approche cognitiviste classique<sup>1</sup> (Newell, Simon, 1972 ; Fodor<sup>2</sup>, 1975 ; Pylyshyn<sup>3</sup>, 1984) au profit d'approches incarnées, situées et dynamiques. *L'enaction* (Varela, Rosch & Thompson<sup>4</sup>, 1991), *la cognition 4E* (Newen, De Bruin & Gallagher<sup>5</sup>, 2018), *la micro-phénoménologie* (Petitmengin<sup>6</sup>, 2006), ou encore *l'épistémologie en première personne* (Bitbol & Petitmengin<sup>7</sup>, 2016 ; Ollagnier Beldame<sup>8</sup>, 2022) ont profondément renouvelé et élargi la compréhension de la connaissance.

A l'origine de cette contribution majeure, un objectif partagé : le dépassement des dualismes modernes – sujet / monde, corps / psyché, intérieur / extérieur. Ollagnier Beldame (2022) note à ce titre que ces dualismes, malgré les efforts investis à leur dépassement, demeurent « *souvent mobilisés* »<sup>9</sup> dans les sciences cognitives. Ce constat met en lumière la limite structurelle à laquelle ces approches se trouvent confrontées : elles demeurent fondées sur le sujet.

Le présent écrit se propose d'examiner ce point par la thèse suivante : tant que le sujet demeure le fondement de la connaissance, aucune dissolution réelle des dualismes n'est possible ; seule une *épistémologie du lien* ancrée à une *ontologie relationnelle* minimale est à même de déplacer ce fondement en modifiant sa structure.

**Epistémologie du sujet : avancées et limites**

Les approches incarnées ont largement démontré que la cognition est *corporelle* (embodied), *située* (embedded), *active* (enactive) et *étendue* (extended). En rompant avec le cognitivisme représentationnel classique, elles ont précieusement contribué à l'élargissement et l'enrichissement de la dimension du sujet. En ce sens, *l'épistémologie en première personne*

---

<sup>1</sup> Science cognitive classique : étude de l'esprit humain pensé comme système de traitement de l'information.

<sup>2</sup> Fodor défend l'idée d'un langage mental interne ; exemple paradigmatique d'un représentationnalisme internaliste où le sujet reste l'origine du sens.

<sup>3</sup> Défense du cognitivisme contre les approches connexionnistes : seule une architecture symbolique, composée de représentations explicites et de règles manipulables, peut rendre compte de la pensée, là où les réseaux neuronaux n'offrent qu'une dynamique associative opaque et non structurée.

<sup>4</sup> L'expérience subjective devient donnée épistémique.

<sup>5</sup> Les approches 4E élargissent le périmètre du sujet en intégrant corps, environnement et action mais maintiennent le sujet comme point d'ancrage fondamental.

<sup>6</sup> Micro-phénoménologie comme approfondissement du sujet.

<sup>7</sup> Horizon et profondeur de l'épistémologie du sujet.

<sup>8</sup> Les dualismes demeurent mobilisés.

<sup>9</sup> Magali Ollagnier-Beldame. *Ce que la connaissance doit à l'expérience: Complexité et épistémologie en première personne*. Hermès, La Revue- Cognition, communication, politique, 2022, 1 (89). Page 1.

réhabilite pleinement l'expérience subjective comme donnée épistémique ; Varela affirmant ainsi « *notre point de départ et ce à quoi tout doit se lier en retour* »<sup>10</sup>.

En somme, le mouvement de la *phénoménologie* à la *micro-phénoménologie* conduit l'élaboration progressive d'outils épistémiques permettant l'accès à la structure du vécu. Ces avancées sont de nos jours pleinement reconnues et constituent un ancrage majeur à la dimension propre du sujet.

Par ailleurs, malgré cet élargissement et enrichissement, le fondement épistémologique n'en demeure pas moins inchangé : le sujet reste l'origine de la connaissance ; l'expérience du sujet reste la source de validité ; la conscience du sujet reste le point d'accès. En d'autres termes : « *le point de vue à la première personne permet d'accéder à l'expérience vécue par le sujet* »<sup>11</sup>.

Ainsi, en partant du vécu du sujet, le mouvement consiste à accéder à l'expérience du sujet afin d'en restituer finalement une forme structurelle. Cette dynamique décrit les caractéristiques d'une transcendance interne : l'*épistémologie en première personne* produit une *transcendentalité immanente*<sup>12</sup>, incarnée, élargie mais auto-référentielle où le sujet demeure la référence ultime de la validité épistémique. Même lorsque « *l'expérience, bien que vécue par le sujet, ne lui est pas d'emblée accessible* »<sup>13</sup>, le sujet demeure toujours et irrévocablement la référence ultime. Une meilleure articulation des dualismes suffit-elle à créer les conditions nécessaires à leur dépassement ?

### **Conditions de dépassement des dualismes : fondement et transcendantal**

En tant que forme localisée, constituée et polarisée au sein même des dualismes existants - sujet / objet, intérieur / extérieur, vécu / monde, corps / esprit, intention / action -<sup>14</sup> le sujet ne peut solliciter aucune de ces notions, y compris lui-même, pour établir un fond commun sans retomber derechef d'un côté ou de l'autre de ces structures duales préexistantes. Le corps non plus ne peut répondre à cette exigence sans reconduire aux distinctions corps / esprit et organisme / environnement. De même pour l'esprit où la connaissance se positionne entre esprit / monde et représentation / réalité. Même l'expérience, jugée au demeurant « *intermédiaire* »<sup>15</sup> ne s'en rapporte pas moins au sujet.

En somme, aucun élément interne au sujet n'est à même de dissoudre quelque dualisme dans la mesure ils sont tous déjà effets de ce même dualisme : tout ce qui appartient au sujet étant déjà

---

<sup>10</sup> VARELA, F. Le cercle créateur. Écrits 1976-2001. 2017. Seuil, Collection « La couleur des idées ». Page 26.

<sup>11</sup> Magali Ollagnier-Beldame. *Ce que la connaissance doit à l'expérience: Complexité et épistémologie en première personne*. Hermès, La Revue- Cognition, communication, politique, 2022, 1 (89). Page 2.

<sup>12</sup> Le terme, entendu comme cadre fixant un point d'origine et organise le champ autour de lui, rejoint l'ouverture initiée par Marc Goldschmidt [réélaboration contemporaine du transcendantal dans sa tension entre immanence et transcendance]. *Vers l'énigme du transcendantal*, Cahiers philosophiques, n°92, 2016, p. 547-556.

<sup>13</sup> Magali Ollagnier-Beldame. *Ce que la connaissance doit à l'expérience: Complexité et épistémologie en première personne*. Hermès, La Revue- Cognition, communication, politique, 2022, 1 (89). Page 4.

<sup>14</sup> Descartes. Méditations métaphysiques. 1641.

<sup>15</sup> Ibid. Page 2.

structuré par les oppositions modernes, rien de ce qui provient du sujet ne peut dès lors servir de fondement pour dépasser ces oppositions puisqu'il en est lui-même un effet. En ce sens, l'épistémologie du sujet ne peut donc que complexifier, raffiner, élargir la dimension du sujet mais jamais en déplacer le fondement.

De plus, les limites de l'épistémologie du sujet ne tiennent pas seulement au fait que le sujet soit pris comme fondement mais également à la structure transcendantale qu'il mobilise : la nature même du transcendantal subjectif. L'épistémologie du sujet repose en effet sur un *transcendantal immanent positionnel*, auto-référentiel, polarisé qui fixe le sujet comme point d'origine et organise autour de lui les dualismes qu'elle entend dépasser. Même élargi, incarné ou complexifié, ce transcendantal demeure clos : il ne peut s'ouvrir à ce qui le précède puisqu'il se prend lui-même pour origine et finalité.

Dès lors, il paraît clair que substituer un autre contenu à ce transcendantal - élargir le vécu, approfondir l'expérience, raffiner la description phénoménologique - ne puisse être suffisant. Ce n'est donc pas le fondement qu'il faut changer, mais la forme du fondement. Le dépassement des dualismes exige un déplacement structurel : passer d'un *transcendantal substantiel*, positionnel, à un *transcendantal opératoire*<sup>16</sup>, génétique<sup>17</sup>, ouvert.

### **Passage d'une épistémologie du sujet à une épistémologie du lien**

Nous venons d'établir les limites d'une épistémologie du sujet ainsi que son incapacité à se constituer condition nécessaire au dépassement des structures dualistes modernes : tant que le sujet demeure le fondement et qu'il mobilise un *transcendantal positionnel* et *substantiel*, les dualismes reviennent.

Pour dépasser cette limite, il devient nécessaire d'envisager un autre régime d'origine qui ne prenne plus le sujet comme point de départ, mais qui permette de penser la connaissance à partir d'une dynamique plus fondamentale que lui. Une telle perspective ne nie pas le sujet mais le resitue dans un cadre plus large où il apparaît comme un effet, une émergence ou une configuration particulière d'un *processus plus originaire*<sup>18</sup>. Un déplacement du fondement, du sujet vers le lien, apparaît dès lors une solution possible pour parvenir à une dissolution réelle. Il convient dès lors d'étudier cette même approche cette fois sur le versant de l'épistémologie du lien.

Poser le lien comme réalité originaire ne revient pas à introduire un nouveau *transcendantal substantiel*, mais à transformer la nature du transcendantal : d'une instance positionnelle à une dynamique génétique ; d'un point d'origine à une opération d'engendrement ; d'un pôle à une pré-polarité. C'est ce déplacement structurel qui rend possible une ontologie relationnelle minimale.

---

<sup>16</sup> Par opposition au *transcendantal positionnel*, le *transcendantal opératoire* est entendu comme une dynamique d'engendrement qui précède toute polarisation.

<sup>17</sup> La genèse du sens précède la donation : Husserl, E. *La crise des sciences européennes*. Gallimard. 1954.

<sup>18</sup> La genèse est ontologique : Merleau-Ponty, M. *Le visible et l'invisible*. Gallimard. 1964 ; le transcendantal peut être immanent et opératoire : Depraz, N. *Transcendance et incarnation*. Vrin. 1999.

Ce déplacement structurel ne vise pas à dissoudre les pôles dualistes dans un fond indifférencié mais les dépasser en comprenant leur origine commune. Le *transcendantal opératoire* du lien permet en effet de déterminer un *fond préontologique*<sup>19</sup> partagé tout en conservant la singularité propre de chaque pôle. Parce qu'il est pré-polaire et génératif, le lien unifie sans confondre et différencie sans séparer : les dualismes ne sont plus des oppositions irréductibles, mais des formes locales et stabilisées issues d'une même dynamique d'engendrement. Ainsi, l'épistémologie du lien ne supprime pas les distinctions, elle en révèle la genèse et les conditions de possibilité.

### **Epistémologie du lien**

L'axiome fondamental initial d'une épistémologie du lien, nécessairement minimal pour assurer sa transversalité opératoire, ne postule ni substance préalable (ni sujet, ni monde), ni structure relationnelle complexe mais affirme seulement ceci : le lien est premier et précède les termes qu'il relie. Le lien n'est pas une interaction entre entités préexistantes ; il constitue la condition de possibilité de leur émergence. Il est génératif, structurant, pré-subjectif et pré-objectif : une *dynamique préontologique* qui rend possible le sujet, l'expérience, la cognition, le monde vécu.

En posant le lien comme réalité originaire, cette ontologie rend possible une réorganisation profonde du champ épistémologique : la connaissance n'est plus pensée comme acte d'un sujet mais comme processus relationnel dont le sujet est une forme locale et transitoire. Ce déplacement ouvre la voie à une épistémologie du lien. Ce mouvement appelle par ailleurs une précision essentielle : si le lien est réalité originaire, il ne peut être pensé comme un simple fond indifférencié. Pour devenir opératoire, une épistémologie du lien doit expliciter la dynamique interne par laquelle le lien se déploie, se différencie et engendre des formes.

Cette dynamique doit d'une part rester minimale afin de préserver la transversalité de l'ontologie relationnelle et d'autre part structurante pour rendre intelligible la dynamique interne : l'apparition des pôles, des tensions et des médiations. C'est dans cette perspective que l'ontologie relationnelle minimale peut être comprise comme structurée en quatre régimes interdépendants : le *non-manifesté*<sup>20</sup> (tension préontologique) ; le *prépolarisé*<sup>21</sup> (ouverture non orientée) ; le *polarisé*<sup>22</sup> (tension orientée : formes, sujets, monde) ; et la *polarité-médiatrice*<sup>23</sup> (ajustement vivant).

---

<sup>19</sup> Ce qui précède l'être en tant que forme constituée, c'est-à-dire la dynamique, la tension ou le champ génératif à partir duquel les entités, les formes et les polarités peuvent émerger.

<sup>20</sup> Le *non-manifesté* est une tension préontologique est la dynamique première, antérieure à toute forme, à tout sujet et à toute polarité, par laquelle l'être peut advenir.

<sup>21</sup> Le *prépolarisé* désigne un régime d'ouverture non encore orienté où la dynamique du lien commence à se manifester sans être distribuée en pôles (sujet/objet, intérieur/extérieur, forme/monde).

<sup>22</sup> Le *polarisé* est le régime où la dynamique du lien se distribue en pôles, produisant des formes identifiables, un sujet localisé et un monde corrélatif.

<sup>23</sup> La *polarité-médiatrice* est le régime où le vivant ajuste, module et ré-orienté les polarités constituées (sujet/objet, intérieur/extérieur, intention/action), en les rendant opérables, habitées et transformables dans la pratique.

Ces quatre régimes ne constituent pas une typologie arbitraire : ils décrivent les modalités fondamentales selon lesquelles le lien se génère, se polarise et se stabilise. Ils permettent d'articuler la dynamique par laquelle le réel se manifeste : le principe de *désynchronisation génératrice*<sup>24</sup> entre *mouvement*<sup>25</sup> (temps) et *état*<sup>26</sup> (espace). Cette désynchronisation nécessaire produit tension, polarisation, présent et relation. Le sujet y apparaît dès lors comme forme de stabilisation du lien : il n'est plus fondement mais stabilisation provisoire.

Ainsi, puisque la primauté du lien précède les pôles dualistes constitués, il peut dès lors unifier intérieur et extérieur, corps et esprit, sujet et monde. De plus, le lien étant le seul plan non polarisé, non subjectif, non objectif, il peut dès lors constituer le fond commun préontologique des termes qu'il relie. L'épistémologie du lien est alors à même de déployer sa propre méthodologie axée sur une lecture polaire, une analyse des tensions, une phénoménologie du lien et une praxis de la médiation : la connaissance comme opération du lien.

### **Vers une ontologie opératoire du lien**

L'épistémologie du lien permet ainsi de déplacer le fondement de la connaissance : celle-ci n'est plus l'acte d'un sujet positionnel mais l'opération d'un lien génératif dont le sujet constitue une stabilisation locale. Toutefois, si ce déplacement rend possible une dissolution effective des dualismes, il appelle nécessairement un approfondissement : penser le lien comme réalité originaire ne suffit pas encore à en décrire les modalités d'apparition, les formes de déploiement, ni les conditions de lisibilité.

Pour devenir pleinement opératoire, l'épistémologie du lien doit s'articuler à une *ontologie génétique relationnelle*<sup>27</sup> capable de décrire les processus par lesquels le lien se manifeste, se polarise, se stabilise et se transforme. Elle doit également intégrer une *méta-épistémologie*<sup>28</sup> attentive aux régimes de savoir qui rendent le lien visible ou invisible ainsi qu'une praxéologie orientée vers l'engendrement et la transformation des formes relationnelles.

C'est précisément ce travail d'articulation - entre transcendantal opératoire, phénoménologie génétique, critique des schèmes de lisibilité et praxis ontogénétique - qui constitue le cœur de la *relatiologie*<sup>29</sup>. Etymologiquement, le terme relatiologie dérive du latin *relatio* - le lien, l'acte de relier, la mise en rapport - et du grec *logos* - l'étude, l'articulation rationnelle, la mise en intelligibilité ; littéralement, *relatiologie* signifie donc *étude du lien*.

---

<sup>24</sup>La *désynchronisation génératrice* désigne le fait que le mouvement (temps) et l'état (espace) ne coïncident jamais parfaitement, et que cette non-coïncidence produit tension, polarisation, présence et relation. C'est parce que le mouvement et l'état ne sont jamais synchrones que le réel peut se manifester.

<sup>25</sup> Ce qui change, se transforme, se déploie.

<sup>26</sup> Ce qui se stabilise, se forme, se fixe.

<sup>27</sup> Une *ontologie génétique relationnelle* est une ontologie qui conçoit l'être non comme une substance ou une forme donnée, mais comme un processus de genèse relationnelle, où les formes, les sujets et les mondes émergent de dynamiques de tension, de différenciation et de polarisation.

<sup>28</sup> Une *méta-épistémologie* est, de manière rigoureuse, une réflexion sur les conditions, les formes et les limites d'une épistémologie : l'épistémologie de l'épistémologie.

<sup>29</sup> <https://www.relatiologie.com>

Dans le cadre présent, il ne s'agit toutefois pas d'une étude descriptive des relations humaines, mais d'une élaboration opératoire du lien comme réalité première, condition d'émergence des entités. La section suivante se propose d'en développer la perspective en systématisant les implications ontologiques, épistémologiques et praxéologiques du lien comme réalité première.

### **La relatiologie : vers une ontologie opératoire du lien humain**

La *relatiologie* peut être interprétée comme une tentative visant à instituer une ontologie opératoire du lien qui ne se borne pas à décrire les conditions d'apparaître du relationnel mais cherche à en élaborer les catégories structurantes tout en les maintenant intégrées à une praxis. Il ne s'agit donc ni d'une phénoménologie descriptive du rapport à l'autre, ni d'une sociologie des structures relationnelles, mais d'un programme épistémologique portant sur la relation en tant que telle et sur les conditions de possibilité de toute théorie de la relation.

La plupart des théories du lien humain abordent alternativement la relation comme une structure de l'existence (Buber, Merleau-Ponty), une obligation éthique (Lévinas), une unité systémique (Luhmann), un processus de socialisation (Bourdieu, Goffman) ou un déterminant du développement (Bowlby). Ce qui caractérise la *relatiologie*, c'est le geste par lequel elle dé-transcendantalise et ré-immanentise le lien. Loin de se situer dans l'horizon d'une transcendance éthique (Lévinas) ou d'une structure duale irréductible (Buber), la *relatiologie* soutient que le lien constitue l'élément transcendantal immanent de l'humain : ce sans quoi aucune forme d'expérience n'est possible mais qui pourtant ne relève d'aucune surdétermination métaphysique. Cette position suppose une reconceptualisation du transcendantal comme structure opératoire du vécu et non comme forme à priori ou comme commandement éthique. Le lien devient ainsi ce qui conditionne la possibilité du sujet, non l'inverse.

### **Conception de lien comme opérateur herméneutique : déconstruction des dualismes constitutifs**

La relatiologie suppose une déconstruction des trois dualismes qui structurent encore la majorité des théories relationnelles : sujet/altérité ; individu/société ; communication/expérience. Alors que Lévinas fonde la subjectivité sur l'appel de l'Autre, la relatiologie refuse l'asymétrie éthique comme fondement ontologique. Le lien n'est ni la priorité du même ni la priorité de l'autre : il est co-engendrement, structure de co-constitution dans laquelle les pôles ne précèdent pas la relation mais en émergent.

Luhmann et les systémiciens dissolvent les individus dans des opérations communicationnelles ; les approches humanistes, à l'inverse, fondent la relation sur la subjectivité. La relatiologie propose une troisième voie : le lien opère comme matrice d'individuation au sein de laquelle les individualités et les formes sociales co-émergent.

Les théories communicationnelles (Habermas, Watzlawick) posent la communication comme vecteur principal du lien. La relatiologie inverse ce rapport : la communication est une modalité dérivée, déjà informée par la structure du lien vécu. Ainsi se dessine ce que l'on pourrait appeler

une ontologie relationnelle non-dualiste, qui dissout la hiérarchie des pôles au profit d'une structure générative.

### **Phénoménologie génétique du lien : micro-ontologie du vécu relationnel**

L'un des apports théoriques fondamentaux de la relatiologie est d'articuler le niveau transcendantal (conditions du lien) avec le niveau génétique (déploiement du lien dans l'expérience). Contrairement à la phénoménologie classique (Husserl, Merleau-Ponty) qui se focalise sur la donation du phénomène, la relatiologie s'intéresse à l'engendrement processuel du lien, c'est-à-dire aux structures dynamiques qui précèdent et structurent toute apparition du relationnel.

Elle propose ainsi une micro-ontologie du lien visant à isoler les invariants phénoménologiques du rapport humain, les processus d'individuation dynamique dans la relation, les structures d'ajustement, de tension, de co-présence et de résonance. Ce niveau génétique fait de la relatiologie une théorie anti-substantialiste où le lien n'est jamais donné mais toujours en cours de constitution.

### **La relatiologie comme méthodologie critique du relationnel**

En se situant au second degré, c'est à dire au niveau des conditions de possibilité et non des seules manifestations, la relatiologie se rapproche d'une méta-épistémologie du lien. Elle ne se contente pas de décrire le relationnel mais interroge également les régimes de savoir qui le rendent visible ou invisible.

Elle exige donc inévitablement une réflexion sur les conditions de lisibilité du lien : quels schèmes conceptuels permettent de saisir le vécu relationnel ? Quels angles morts persistent dans la tradition occidentale encore largement héritière d'une ontologie de la substance ? En ce sens, les régimes de discursivité du lien alimentent une lecture analytique des différents champs disciplinaires - psychologie, sociologie, philosophie – et de leur manière d'instrumentaliser, de réduire ou de fragmenter la relation.

Enfin, parce que le lien est phénomène premier, toute connaissance du lien est déjà en elle-même relationnellement constituée. La relatiologie réintroduit donc en ce sens une réflexivité épistémique radicale : le savoir sur la relation est lui-même pris dans la relation.

### **Praxéologie ontogène : le lien humain comme espace opératoire**

L'objectif final de la relatiologie consiste à articuler l'ontologie du lien à une praxéologie ontogène, c'est-à-dire une théorie de l'action qui accompagne l'engendrement de formes relationnelles nouvelles.

Contrairement aux éthiques normatives (Habermas) ou aux pédagogies relationnelles (Rogers), la relatiologie n'entend nullement prescrire ni édifier que ce serait un bon ou un mauvais lien.

Elle propose plutôt une analyse des conditions d'émergence, de transformation et de stabilisation du lien selon une logique voisine des paradigmes de la complexité ou de la dynamique des formes (Simondon).

La praxis relatiologique n'est donc ni thérapeutique, ni communicationnelle, ni moraliste : elle est ontogénétique, orientée vers la co-production du lien comme forme vivante.

### **Transition**

L'analyse menée ici avait pour point de départ une limite structurelle : tant que le sujet demeure le fondement de la connaissance, aucune dissolution réelle des dualismes modernes n'est possible. En montrant que cette limite tient à la nature même du transcendantal subjectif - positionnel, auto-référentiel, clos - nous avons établi la nécessité d'un déplacement du fondement vers un transcendantal opératoire, génétique et ouvert : le lien.

Poser le lien comme réalité originaire permet de repenser la connaissance non plus comme acte d'un sujet mais comme opération d'un champ relationnel dont le sujet constitue une stabilisation locale. Cette perspective ouvre à une ontologie relationnelle minimale capable de décrire les dynamiques d'engendrement, de polarisation et de stabilisation du réel et de situer les dualismes non comme oppositions irréductibles mais comme formes locales issues d'un même processus.

C'est dans ce cadre que la relatiologie trouve sa place : comme systématisation épistémologique, ontologique, phénoménologique et praxéologique du lien. En articulant transcendantal opératoire, phénoménologie génétique, critique des régimes de lisibilité et praxis ontogénétique, elle propose une reconfiguration profonde du rapport que nous entretenons avec l'idée même de relation.

Loin d'ajouter une théorie supplémentaire au paysage existant, la relatiologie esquisse les contours d'une anthropologie post-dualiste où le lien n'est plus un objet parmi d'autres mais le moteur ontogénétique de l'humain. Elle ouvre ainsi la possibilité d'une pensée du relationnel qui ne se contente pas de décrire les formes du lien mais accompagne leur engendrement.

---

### **Références**

Barbaras, R. (2011). La vie et l'intentionnalité. Vrin.

Bitbol, M. (2010). De l'intérieur du monde. Flammarion.

Bitbol, M., & Petitmengin, C. (2016). Neurophenomenology and the micro-phenomenological interview. Oxford University Press.

Bourdieu, P. (1980). Le sens pratique. Minuit.

Bowlby, J. (1969). Attachment and Loss. Basic Books.

- Buber, M. (1923). *Ich und Du*. Schocken.
- Chomsky, N. (1965). *Aspects of the Theory of Syntax*. MIT Press.
- Deleuze, G. (1968). *Différence et répétition*. PUF.
- Depraz, N. (1999). *Transcendance et incarnation*. Vrin.
- Depraz, N., Varela, F., & Vermersch, P. (2003). *On Becoming Aware*. John Benjamins.
- Fodor, J. A. (1975). *The Language of Thought*. Harvard University Press.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Gallimard.
- Gallagher, S. (2017). *Enactivist Interventions*. Oxford University Press.
- Gallagher, S. (2020). *Action and Interaction*. Oxford University Press.
- Goffman, E. (1959). *The Presentation of Self in Everyday Life*. Anchor Books.
- Habermas, J. (1981). *The Theory of Communicative Action*. Beacon Press.
- Husserl, E. (1952). *Ideen II*. Nijhoff.
- Husserl, E. (1954). *Die Krisis der europäischen Wissenschaften*. Nijhoff.
- Lévinas, E. (1961). *Totalité et Infini*. Nijhoff.
- Luhmann, N. (1995). *Social Systems*. Stanford University Press.
- Merleau-Ponty, M. (1945). *Phénoménologie de la perception*. Gallimard.
- Merleau-Ponty, M. (1964). *Le visible et l'invisible*. Gallimard.
- Miller, G. A. (1956). The magical number seven, plus or minus two. *Psychological Review*, 63(2), 81–97.
- Neisser, U. (1967). *Cognitive Psychology*. Appleton-Century-Crofts.
- Newell, A., & Simon, H. A. (1972). *Human Problem Solving*. Prentice-Hall.
- Newen, A., De Bruin, L., & Gallagher, S. (2018). *The Oxford Handbook of 4E Cognition*. Oxford University Press.
- Ollagnier-Beldame, M. (2022). *L'expérience vécue comme donnée épistémique*. Hermann.
- Petitmengin, C. (2006). Describing one's subjective experience in the second person. *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 5(3–4), 229–269.
- Pylyshyn, Z. (1984). *Computation and Cognition*. MIT Press.
- Ricoeur, P. (1986). *Du texte à l'action*. Seuil.
- Shannon, C. E. (1948). A mathematical theory of communication. *Bell System Technical Journal*, 27, 379–423.

- Simondon, G. (1964). *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*. Millon.
- Simondon, G. (2005). *L'individuation psychique et collective*. Aubier.
- Thompson, E. (2007). *Mind in Life*. Harvard University Press.
- Thompson, E., & Stapleton, M. (2009). Making sense of sense-making. *Topoi*, 28(1), 23–30.
- Turing, A. (1950). Computing machinery and intelligence. *Mind*, 59(236), 433–460.
- Varela, F. J. (1996). Neurophenomenology: A methodological remedy. *Journal of Consciousness Studies*, 3(4), 330–349.
- Varela, F. J. (1999). *Ethical Know-How*. Stanford University Press.
- Varela, F. J., Thompson, E., & Rosch, E. (1991). *The Embodied Mind*. MIT Press.
- Watzlawick, P., Beavin, J., & Jackson, D. (1967). *Pragmatics of Human Communication*. Norton.
- Whitehead, A. N. (1929). *Process and Reality*. Free Press.